

Lettre à une écrivaine sans titre

Marilou Craft

Number 159, Fall 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89365ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Craft, M. (2018). Lettre à une écrivaine sans titre. *Moebius*, (159), 99–106.

LETTRE À UNE ÉCRIVAINNE SANS TITRE

Marilou Craft

Montréal, le 18 juin 2018

J'ai failli t'oublier.

Ce n'est pas comme ça qu'une lettre doit commencer. D'abord, il faut une adresse et je n'en ai pas. Ensuite, il faut un titre et je ne t'en connais pas. Je ne sais même pas ton nom. Et puis il faut prendre parole et j'ai l'habitude de la laisser.

Je préfère être celle qui laisse.

En partant, ce n'est pas ce que je devais faire, et pourtant voici que j'ai déjà commencé.

On me demande de prendre parole et je ne commence pas par celle que j'ai, mais par celle qui me manque. On me demande de rendre compte et je suis convaincue qu'il m'en manque trop pour rendre. On me demande et je

m'efforce de m'effacer. Je pense à tout ce qui devrait être et je commence par ce que je crois devoir.

Je dois écrire à une écrivaine vivante et il y en a tant à qui je dois. Je suis là, à parler, parce qu'elles ont parlé d'abord. Je suis là parce qu'elles m'ont parlé même sans adresse, même sans titre, même sans nom. J'aimerais rendre mes comptes. Je voudrais leur rendre la parole qu'elles m'ont léguée, leur dire que j'en ai toujours besoin, que je parle alors que j'ai encore besoin d'entendre. Je veux leur dire que je n'ai pas fini de les écouter.

Sauf qu'il y a ce nom qu'on me demande de signer. Je voudrais écrire ceux des autres, mais je pense au mien, à la trace qu'il laissera en quatrième de couverture, si dense qu'il formera un relief, qu'il se pressera aux doigts à la lecture. Je le vois déjà, si concret. J'y pense et me sens indécente.

On me demande de porter mon nom et je pense à son mérite, celui qu'il a ou pas, celui que je ne lui reconnais pas. Je le vois comme une couture défaite alors que je le voudrais assez solide pour porter celles qui m'ont faite. Je le vois comme une défaite alors que je le voudrais assez fort pour soutenir celles qui suivront.

On me demande de porter mon nom comme le porterait une écrivaine et sa pression me courbe les épaules. Je voudrais résister, protester, tempérer, mais je plie et prends la forme d'un hasard, d'une coïncidence. Je me présente comme un accident, car je me sens accidentée. Je voudrais excuser mes pots cassés.

Mais c'est trop tard.

On m'a demandé d'écrire à une écrivaine vivante et j'ai dit oui. J'ai dit oui et je suis là, à écrire que j'ai dit oui. Je suis là, à soigner mes phrases, à les lisser jusqu'à les vider de leur relief, à peser mes mots, à les revirer dans tous les sens, à me vider de toute contenance, à angoisser de ne pas suffire, mais j'ai dit oui. J'ai dit oui et je suis là, à écrire à une écrivaine vivante, alors que toi, tu es déjà là, à me lire. Confiants ou pas, mes mots te parviennent, apparaissent sous tes yeux, guident ton regard. Peu importe à quel point je voudrais m'en dérober, l'empêcher de s'accrocher à mes coutures défaites et à mes pots cassés, tu me vois.

Tu me vois. En ce moment où nous sommes liées par le regard, j'aimerais te dire que je te vois aussi.

J'aimerais te dire que je ne t'oublie pas.

* * *

Lettre à une écrivaine sans titre

Montréal, le 18 juillet 2018

Je recommence.

Il y a un mois, je t'écrivais en regardant ailleurs.

Je te parlais d'écrivaines vivantes, mais je ne voyais en elles que ce qu'elles peuvent me suggérer. Je te parlais

de ton regard, mais je ne voyais en lui que ce qu'il peut refléter de moi. Je t'ai parlé comme entre deux miroirs, obsédée par mon reflet répété à l'infini, coincée par ma propre présence. Je pesais mes mots, les voyais peser dans la balance, les espérais assez lourds pour imprimer une ligne dans mon CV, assez justes pour m'amener quelque part. Je laissais leur poids me traîner. Je t'ai parlé comme si je me parlais, comme pour me rassurer de prendre parole, comme pour me justifier ma présence.

Aujourd'hui, on est un mois plus tard, et aujourd'hui on est ailleurs.

Depuis, j'ai parlé pour en défendre d'autres. Peut-être m'as-tu entendue. On m'a traitée de terroriste. Peut-être l'as-tu entendu, ça aussi.

Depuis, j'ai vécu les limbes d'une amie portée disparue après avoir parlé pour en défendre d'autres. Cette terreur-là, je ne l'ai pas laissé entendre.

De part et d'autre, j'ai vu la parole retournée contre elle-même, portée comme cible. Pas toute parole, mais celle qui est déjà trop souvent enterrée, celle qui peine à percer et à être entendue, celle qui en porte d'autres. Pas la parole de n'importe qui, mais celle de celles qui me ressemblent, qu'on racise, qu'on minimise, qu'on ignore. Cette parole-là, celle de celles qui parlent contre, celle de celles qui parlent pour, j'ai vu à quel point elle peut toucher, mais j'ai vu aussi à quel point elle peut ronger de l'intérieur, jusqu'à être ravalée.

Aujourd'hui, je suis touchée, rongée, ma voix se ravale. Il n'y a pas de temps à perdre. Je ne peux plus le gaspiller à parler pour moi.

J'ai voulu laisser parler celles qui l'ont fait avant moi, mais elles connaissent déjà le poids de la parole, son épuisement. Pour leur rendre ce que je leur ai pris, je dois donner. Le véritable hommage est celui de ne pas les laisser seules, de joindre ma voix à la leur, d'ouvrir le cercle. Le plus grand honneur est celui d'utiliser la parole pour la transmettre. Je ne peux plus voir la mienne comme un poids sur mes propres épaules. Je dois la voir comme un espace pour en porter d'autres.

Je ferme les yeux. Je me revois, enfant, attendre impatiemment la sortie de chaque nouveau numéro de la série *Sailor Moon*. Je me revois admirer cette Sailor Moon, cette jeune fille qui se trouvait soudainement investie d'une mission et qui, du même coup, se découvrait des pouvoirs insoupçonnés. Je me souviens de son tout premier défi, alors qu'elle devait affronter seule une entité aussi dangereuse qu'inconnue, sans connaître ni ses propres forces ni la marche à suivre pour s'en servir. Je la revois se dire *je ne peux pas*, tenter de s'en convaincre, paniquée, avant de fondre en larmes devant le danger. Je la revois découvrir, dans l'incrédulité la plus totale, que le son de ses propres pleurs correspondait à une fréquence fatale pour son adversaire. Je revois sa consternation de devenir une héroïne malgré elle, alors qu'elle était persuadée de n'avoir *rien fait*. Elle n'avait fait qu'être elle-même, mais c'était justement ce qu'il fallait. Elle était précisément ce qui manquait.

Je la revois surtout découvrir d'autres jeunes filles aux pouvoirs similaires et réaliser, rassurée, qu'elle n'était pas seule. J'admirais leur sororité, leur complicité, leur complémentarité. Je voulais tant être comme elles, ces filles si ordinaires qui parvenaient néanmoins à sauver le monde. Seules, elles étaient déjà d'une force surprenante. Ensemble, elles étaient imbattables.

Plus grande, je me suis fait tatouer le cristal magique qui permet à Sailor Moon de libérer son pouvoir. Mais il n'existe pas vraiment. Lorsque je tends la main vers lui, je ne touche que ma propre peau.

J'ouvre les yeux. Je te vois, toi.

Je ne peux plus t'oublier.

Si tu me lis avec la peur au ventre, celle qui noue la gorge et qui lie les doigts, je m'adresse à toi. Si tu penses que la peur disqualifie ta parole, qu'il faut savoir dire « moi » et le dire la tête haute, confiante, je m'adresse à toi. Si tu me lis en espérant puiser dans mes mots ceux qui te manquent, je m'adresse à toi.

Je veux te dire que cette force dont tu crois manquer, celle que j'aimerais tellement t'insuffler, je ne la vois pas en moi. Je voudrais te guider, te montrer comment, mais je ne sais pas où je vais et encore moins où j'en suis. J'arrive à peine à tenir debout, à poser un pied devant l'autre, à trouver une démarche. Je veux te dire que je t'écris en loques et que je n'ai même pas de métaphore à t'offrir pour rendre ça habitable. Les mots pour habiller la peur s'effritent,

comme le temps qui file. On n'est déjà plus le 18 juin, on n'est déjà plus le 18 juillet, et je ne fais encore qu'effacer, réécrire, effacer, réécrire, par peur de te perdre.

Je te dis que j'ai peur. Je t'imagine comme je m'imagine, démunie par cette impression d'inadéquation qui gruge ta voix, alourdie par le poids de devoir parler pour d'autres, de devoir en inspirer d'autres, parce que tu entends si peu les paroles de celles qui te ressemblent. Je t'imagine regarder autour de toi, ne pas trouver cette sororité qui te dénouerait les épaules, et te croire seule. J'ai peur que tu ploies, que tu te flétrisses, que tu te fasses invisible pour laisser parler celles qui parlent déjà.

Et moi, je ne peux plus parler sans toi. J'ai besoin de toi.

Me voici donc, à tenter de me recomposer suffisamment pour te dire que je suis là. Je tends la main vers moi et ne touche que moi, défaite, cassée. Je tends la main vers toi et je nous sens deux, puissantes, multiples.

La chose la plus révolutionnaire à laquelle je puisse penser, c'est de parler alors qu'on nous préfère silencieuses, de prendre place alors qu'on ne nous en laisse pas, de persister alors qu'on nous ignore, d'être alors qu'on nous le refuse. Seules, on est si faciles à faire taire. Ensemble, notre force est redoutable.

On m'a demandé d'écrire à une écrivaine vivante et je t'écris à toi, même sans adresse, même sans titre, même sans nom, car je te sais écrivaine et je te sais vivante. Je te sais vivante car je sais ta force. Je te sais écrivaine car je te fais confiance.

J'ai espoir que cette lettre saura te parler, que ma parole saura porter la tienne, et que même perdue il est possible d'être trouvée.

Alors écris, même sans titre. Tu trouveras.